

oui, l'exercice de la prière est salutaire ; il est surtout utile et indispensable à quiconque est animé d'une piété vraie. Je me croyais religieux, alors que je me contentais de reconnaître l'existence de Dieu ; je comprends maintenant combien cet exercice de la prière nous rend facile l'accomplissement des devoirs sur lesquels sans cesse nous serions disposés à passer bien légèrement."

La charité est aussi naturelle dans l'âme de Bellot que la piété. "Pauvre femme, dit-il, en parlant de lady Franklin, si vous aviez pu lire dans mon cœur, vous auriez vu combien, au désir un peu égoïste de faire un voyage extraordinaire, ont succédé en moi une réelle ardeur et une passion véritable pour le but auquel nous tendons. Ce que les forces humaines peuvent accomplir, je le ferai."

Il n'a que trop tenu parole.

Mais c'est lorsqu'il vient à penser à sa famille que toute sa sensibilité se réveille. Il forme des projets pour marier sa sœur, pour établir son frère et ses neveux ; surtout il pense à sa mère. "Pauvre mère, écrit-il avec une touchante naïveté, que d'inquiétudes ne lui ai-je pas données avant mon entrée dans la marine, par les craintes que lui causait ma turbulence ! Et depuis lors que d'anxiétés nouvelles ! Que d'angoisses pour mon existence ! Que ne pouvons-nous recommencer les jours passés ! Combien je me montrerai respectueux, obéissant et travailleur ! Pauvre, bonne et excellente mère, à qui je dois tout ce que je suis, tout ce que je vois. Ah ! puissé-je un jour par mes soins, par mille attentions, te rendre plus doux, plus faciles, plus agréables, les derniers jours de ta vie, passés jusqu'à présent dans les larmes et les incertitudes du lendemain ! Savons-nous jamais ce que nous avons coûté de peines et de pleurs à nos mères ?"

A continuer.

UNE BATAILLE CONTRE LES GARIBALDIENS.

Nous trouvons dans l'*Osservatore romano* la lettre suivante, pleine de détails intéressants sur l'affaire de Bagnorea :

Nous avons eu plusieurs rencontres avec les garibaldiens ; inutile de vous dire que tous nous avons fait pleinement notre devoir, et que nos armes ont été toujours victorieuses et eu le plus complet triomphe.

Je me suis battu deux fois, la première à San-Lorenzino, au-dessus du lac de Bolsena, la seconde à Bagnorea. Je vous dirai quelques mots de ce dernier combat. La veille du Saint Rosaire, nous partîmes de Montefiascone ; nous étions en tout 400 hommes, 5 gendarmes, 130 zouaves, le reste se composait de soldats de ligne, 28 dragons, 2 pièces d'artillerie. A quatre mille avant d'arriver à Bagnorea, nous nous sommes divisés en deux colonnes d'attaque. Les zouaves prirent la route qui conduit d'Orvieto